



Idées

Quelle place l'homme doit-il occuper sur la planète ?

Xavier de La Porte

2,257 words

4 November 2018

09:24 AM

Nouvelobs.com

NOBCOM

French

© 2018 Le Nouvel Observateur - All rights reserved.

Ecologie, beauté des paysages et anthropocentrisme... Les philosophes Virginie Maris et Alexandre Lacroix débattent de notre rapport à la nature.

L'OBS. Quelle est la pulsion à l'origine de vos livres?

Virginie Maris. Après avoir travaillé longtemps sur la destruction de la biodiversité et la marchandisation de la nature, j'ai eu envie de faire un livre sur ce qui m'enthousiasme, à savoir la nature sauvage.

Alexandre Lacroix. Je fais partie des gens pour lesquels il est physiquement difficile de vivre à Paris. J'ai le goût des forêts, des rivières et de la neige en hiver. Même en ville je recherche le passage du vent sur mon visage. Mon livre est né du désir d'interroger philosophiquement ces émotions. Il existe quantité de traités sur l'art, mais la philosophie est plus démunie quand il s'agit de parler de la beauté de la nature.

La nature a-t-elle toujours raison ?

Entendez-vous la même chose quand vous parlez de «nature»?

V. M. Même si nous sommes proches dans notre usage du terme « nature », je me concentre dans cet ouvrage sur ce que je qualifie de « nature-altérité », cette part sauvage du monde que nous n'avons pas créée et qui n'est pas ou peu sous influence humaine. La nature dont parle Alexandre est plus hybride, relevant aussi de paysages habités et façonnés par les humains.

A. L. Le mot « nature » a plusieurs avantages. D'abord il est compréhensible par tous. Ensuite, il vient du latin nascor, qui évoque la naissance. Cela connote la faculté qu'ont les paysages naturels de naître sans cesse devant nous. Les couleurs de la mer se renouvellent avec le passage des nuages ou les miroitements du soleil. C'est une différence avec l'œuvre d'art picturale qui fige le dynamisme intrinsèque de la matière en une représentation qui doit rester intacte le plus longtemps possible. Cette naissance continuelle de la nature est déjà son altérité, parce que nous ne la contrôlons pas. Nous n'avons pas de pouvoir sur les couleurs du ciel ou la torsade d'une cascade.

Pourquoi, pour vous deux, la prise en compte de l'altérité est-elle si importante ?

V. M. L'altérité devient centrale aujourd'hui parce qu'elle est violemment menacée. Nous vivons dans un fantasme de dissolution de la nature dans l'agir humain : on rêve d'artificialiser le monde par la technique, de le faire entrer tout entier dans la sphère économique et, plus insidieusement, d'en éliminer tout secret en l'incorporant dans nos banques de données.

A. L. Cela me rappelle un calcul que j'avais fait enfant. Attendu que la densité de Paris est de 21 000 habitants au kilomètre carré, il suffirait de construire une ville comme Paris sur la moitié du territoire français (soit 340 000 kilomètres carrés) pour abriter les 7 milliards d'individus qui peuplent la planète. Le reste pourrait être laissé à la nature. C'est une fable, bien sûr, mais elle a une morale: nous avons le fantasme que c'est la surpopulation qui

est incompatible avec les équilibres naturels, alors que l'incompatibilité réside dans nos modes de consommation et de production.

V. M. La nature dite «sauvage» occupe un peu moins d'un quart des surfaces émergées. C'est beaucoup et c'est peu. D'autant que ces milieux d'où les activités humaines restent absentes ou discrètes sont presque tous sous la pression de grands projets de production d'énergie ou d'extraction de ressources. Aujourd'hui, ce n'est pas pour se nourrir ou se mettre à l'abri que les humains détruisent le monde sauvage mais pour toujours plus de croissance économique, de gaspillage énergétique et de consommation de masse.

"Avec la vie urbaine, nos sens se sont émoussés"

Le rapport esthétique que nous entretenons à la nature peut-il devenir politique ?

A. L. L'écologie politique traditionnelle souffre de plusieurs défauts expliquant sa difficulté à prendre racine dans les cœurs: elle propose beaucoup d'expertise et de chiffres, des scénarios catastrophes et de la culpabilité. L'esthétique emprunte un autre chemin. Dès qu'ils ont du temps et de l'argent, les gens vont voir de beaux paysages. Ils en ont un besoin existentiel. Ici, l'esthétique peut rejoindre la politique: en partant de l'émerveillement, demandons-nous ce que nous voulons protéger ou sauver. La percée fulgurante des Verts en Bavière le 14 octobre s'explique par un tel changement d'axe: le parti de Katharina Schulze a décidé de moins parler du climat, et plus des paysages!

Pister les animaux, un autre rapport à la nature

V. M. En psychologie environnementale, on parle de l'«extinction d'expérience de nature». Peut-être notre appréciation de la nature est-elle liée à notre expérience, et en particulier à nos souvenirs d'enfance. Mais des enfants qui grandissent dans des milieux hyper urbains environnés de paysages virtuels développeront-ils ce type d'appréciation ?

Daniel Pauly, halieute mondialement reconnu, constate que les chercheurs de son domaine ont tendance à juger que le bon état des stocks de poissons est celui qu'ils ont connu au début de leur carrière. Des dégradations lentes et progressives peuvent donc être sous-estimées ou passer inaperçues. De la même façon, il est possible que génération après génération, l'idée même que l'on se fait de la beauté de la nature s'appauvrisse et que nos attentes, y compris en termes esthétiques, soient de moins en moins ambitieuses.

A. L. On est aujourd'hui infirme du point de vue de l'audition: quels chants d'oiseaux sommes-nous capables de reconnaître dans une forêt? Il en va de même pour l'odorat et le toucher. Nous ne tenons plus guère à la nature que par la vue et souvent de manière réductrice: nous admirons dans le paysage ce que nous allons photographier et mettre sur Instagram. Il y a là un enjeu d'éducation esthétique. De même qu'on peut vous apprendre à aimer Faulkner ou Bach, il faut rappeler qu'un paysage est polysensoriel et qu'un effort d'attention est nécessaire pour nous ouvrir à lui.

"La nature risque de devenir un bien de consommation"

L'esthétisation comporte-t-elle le risque de négliger la préservation de paysages qui ne sont pas destinés à être admirés ?

V. M. Une réponse optimiste serait que l'émotion esthétique peut servir de levier à une attention plus large pour la nature, qui s'étend également à des éléments dont nous ne tirons aucun bénéfice. L'ours polaire est un bon exemple. La plupart d'entre nous n'en croquera jamais et nos vies seraient sensiblement les mêmes dans un monde dont il aurait disparu. Néanmoins, nous sommes nombreux à penser que sa disparition serait une tragédie. Une réponse plus pessimiste est qu'en valorisant la nature essentiellement sous l'angle esthétique, elle risque de devenir – encore plus qu'elle ne l'est déjà – un bien de consommation.

On va «faire» le Grand Canyon, les îles Spitzberg ou le désert de Namibie comme on «fait» Venise ou le Louvre. Non seulement les problèmes fondamentaux de surconsommation d'espace et de ressources ne sont pas abordés, mais cela accélère la destruction de la nature. Un exemple plus proche de nous illustre les effets potentiellement pervers de «l'amour de la nature » : une balade en raquette dans les forêts du Jura – belle et vivifiante – peut devenir fatale pour le grand tétras, un gallinacé très sensible au dérangement.

L'être humain croit que sa place est partout et refuse de limiter son empire. Nous avons du mal à admettre que certains territoires demeurent inaccessibles et invisibles. Or aucun argument ne légitime une telle omniprésence.

Les oiseaux se cachent pour réfléchir (et ce sont des génies)

A. L. Ici, vous êtes deux fois maximaliste, et ça me gêne. D'abord, vous étendez trop loin le cercle de la culpabilité. Le problème est moins le randonneur à raquettes que des lobbys très bien organisés pour abîmer la nature. Les pesticides tuent plus d'oiseaux que les promeneurs! Ensuite, vous séparez trop nettement les espaces naturels des espaces humains. La sanctuarisation de certaines zones est nécessaire, mais ce n'est pas un modèle universalisable.

Un exemple : depuis 1975, les Pays-Bas ont un programme de parcs naturels ambitieux, couvrant 20% du pays. Dans un premier temps, ces parcs ont été laissés intacts. Mais ils n'ont pas évolué comme prévu parce qu'une nature déjà dégradée ne produit pas d'espèces d'arbres variées, se peuple de ragondins et d'oiseaux marins qui empêchent la diversité. Ont finalement été mis en place des programmes de façonnement de ces parcs, de sylviculture, d'agriculture. Peut-être y voyez-vous une défaite, j'y vois une piste intéressante.

"Plus Thoreau s'éloigne de la civilisation, plus il trouve les gens intelligents"

V. M. Mon propos ne vise pas à culpabiliser les gens mais plutôt à les informer. On peut «aimer la nature», «avoir un besoin de nature», et néanmoins agir d'une façon qui porte directement atteinte à ce que nous admirons. Certains milieux et certaines espèces s'accommodent mal de la présence humaine. C'est ce que les parcs nationaux essaient de prendre en compte, en fonctionnant par cercles concentriques: un petit cœur strictement protégé, entouré d'une zone plus vaste où l'on minimise l'impact des activités humaines et enfin une ceinture où sont encouragées des activités respectueuses de la nature comme l'agriculture biologique, l'artisanat ou le tourisme durable.

Michel Collot, pour une autre écologie

Pour ce qui est de la protection stricte, elle représente aujourd'hui 1,35% du territoire métropolitain. Et il faut encore se battre pour défendre ces confettis. C'est n'est pas vraiment maximaliste! L'enjeu n'est pas de faire de la terre un lieu hostile à l'humanité, mais de défendre farouchement quelques arpents d'une nature qui ne soit pas dominée par les humains.

Quelle différence y a-t-il entre les lieux où nous sommes chez nous et ceux où nous ne sommes pas chez nous?

A. L. Pour la saisir, il faut aller voir du côté des Américains du XIXe siècle, confrontés à la wilderness, des espaces très peu touchés par l'homme. Dans «les Forêts du Maine», Thoreau raconte son expédition en canoë le long des rivières. Plus il s'éloigne de la civilisation, plus il trouve les gens intelligents. A travers la forêt, il cherche un lieu d'extériorité qu'il finit par trouver quand il s'aventure avec un Indien sur une montagne presque inaccessible.

Autre exemple : les peintres de l'Hudson River School ont d'abord employé les méthodes de représentation du paysage de la peinture européenne. Mais cette codification – avec le premier, le second plan et les lointains – ne fonctionnait pas avec les paysages américains. Ils inventèrent donc une technique, le «luminisme», consistant à poser des dais lumineux sur l'horizon pour le transcender. Dans les deux cas apparaît l'expérience métaphysique qu'on peut faire dans une nature vraiment sauvage : une reconnexion avec l'énigme de la présence des choses, résumée par la question la plus profonde de la métaphysique: pourquoi il y a-t-il quelque chose plutôt que rien? Cette expérience est très importante pour notre humanité, et il serait dangereux de la perdre.

V. M. Les chasseurs qui tuèrent le dernier mammouth laineux n'avaient certainement pas conscience que c'était une espèce vieille de plus d'un million d'années qui s'éteignait sous leurs lances. Ils tuaient un mammouth comme ils en avaient déjà tué tant d'autres et comme avant eux leurs pères et leurs ancêtres en avaient toujours tué. Mais nous ne sommes plus au pléistocène. Nous savons que nos modes de vie sont à l'origine d'une destruction sans précédent de la diversité du vivant. Et nous avons la possibilité de limiter le désastre.

Quand l'écologie profonde était traînée dans la boue

Une telle limitation n'est pas essentiellement négative. Elle est une chance d'exercer notre humilité mais aussi d'inventer de nouveaux rapports entre les humains et avec les vivants non humains. Il s'agit là d'une motivation morale : nous partageons la Terre avec une myriade d'autres êtres vivants et nous ne pouvons pas les détruire au seul prétexte qu'ils ne nous servent à rien. Cette conviction renvoie à une éthique écocentrique et non plus anthropocentrique.

A. L. Pour moi, écocentrisme et anthropocentrisme sont deux erreurs en miroir ! Pourquoi faudrait-il choisir son camp entre la nature et l'homme, les deux ne sont-ils pas entrelacés? Mais je constate que nous nous retrouvons sur un point: il y a dans notre rapport à la nature quelque chose qui va au-delà de nos intérêts rationnels ou économiques et qui touche à l'énigme de notre présence sur terre.

Propos recueillis par Xavier de La Porte

Virginie Maris, bio express

Virginie Maris est philosophe de l'environnement au CNRS. Auteure notamment de «Philosophie de la biodiversité» (Buchet Chastel, 2010) et «Nature à vendre» (Quæ, 2014), elle vient de publier «la Part sauvage du monde», au Seuil.

Alexandre Lacroix, bio express

Alexandre Lacroix dirige «Philosophie Magazine». Auteur d'une quinzaine d'essais et de romans, il vient de publier «Devant la beauté de la nature» aux éditions Allary.

Paru dans "L'OBS" du 1er novembre 2018

Document NOBCOM0020181104eeb40008d

Search Summary

Text	daniel pauly
Date	All Dates
Source	All Sources
Author	All Authors
Company	All Companies
Subject	All Subjects
Industry	All Industries
Region	All Regions
Language	All Languages
Results Found	1,419
Timestamp	29 March 2019 4:42 PM